

LES REPRESENTATIONS DE L'ERRANCE ET DES VAGABONDS DANS L'ŒUVRE D'OCTAVE MIRBEAU

Pour Mirbeau, le vagabondage est avant tout une situation imposée par la société aux plus faibles de ses membres. Cette position explique en grande partie la présence de nombreux vagabonds dans son œuvre. Ces derniers révèlent l'intérêt de l'auteur pour les déshérités, ces errants, pauvres condamnés à l'errance, victimes expiatoires du système capitaliste. Plus généralement, figures exemplaires de l'altérité sociale à la fin du XIX^e siècle, leur présence renvoie au monde des rejetés peuplant ses romans et contes, qui englobe non seulement des pauvres déracinés, mais aussi des marginaux, des réfractaires volontaires ou non : anarchistes, fous, et même juifs. Leur étude permet de s'interroger sur le rôle et les sentiments de l'intellectuel engagé en lutte contre les préjugés sociaux dominants à l'origine historique des mesures et des lois d'exclusion.

Mais l'errance peut aussi être pour Mirbeau une recherche de libération. Apparaissent alors les contradictions et les richesses d'un auteur partagé entre sa vision négative de l'errance poussant les êtres à la douleur, à la solitude, livrés à la cruauté humaine, et une vision idéale du vagabond, proche de celle de la littérature libertaire de la fin du XIX^e siècle, qui en fait l'homme de la transgression sociale, de la remise en cause permanente de l'ordre établi sédentaire.

1. MIRBEAU ET L'ERRANCE

Les travaux d'un certain nombre de médecins et psychiatres en cette fin du XIX^e siècle tendent à montrer que l'errance et le vagabondage rentrent dans le cadre d'un comportement pathologique. Selon eux les vagabonds sont des automates ambulatoires, des neurasthéniques, des hystériques ou simplement des dégénérés poussés par leur maladie à partir

sur les routes. Benedikt met ainsi en évidence en 1890, dans un article des *Annales d'hygiène et de médecine légale* intitulé « Le vagabondage et son traitement », les rapports entre neurasthénie et errance. On est alors en pleine médicalisation du vagabondage et de l'errance qu'elle peut exercer chez certains individus atteints de troubles nerveux ou psychologiques

À travers la neurasthénie, ces troubles concernent Mirbeau, qui vit et décrit l'errance comme une fuite et comme un des symptômes de l'impuissance et de la folie qui le menacent. Plus généralement, l'errance prend souvent la forme, pour l'écrivain comme pour la société, d'une fuite (d'où l'étude clinique des symptômes de fugues), un désir d'échapper à l'inacceptable, à l'intolérable.

Des médecins vont plus loin en associant certains écrivains à des déréglés et à des dégénérés, frères des vagabonds pris eux-mêmes entre dégénérescence et folie. L'errance est un sentiment obnubilant, à la fois inquiétant et fascinant que l'on retrouve chez de nombreux auteurs (Maupassant, Rimbaud, Nouveau...). Chez Mirbeau, du moins il en est convaincu, la neurasthénie est à l'œuvre et le touche par le biais de sa femme, dont la maladie ne cesse de s'accroître. Elle le laisse sans repos, mais l'auteur se rattache toujours avec force et désespoir à ses repères sédentaires, à son engagement social et à son goût des causes perdues.

De nombreux personnages, souvent autobiographiques, sont, à l'image de leur créateur, tentés ou captivés par l'errance et poussés par ce besoin de partir. De Jean Mintié (*Le Calvaire*) instable jeune homme qui déclare : « *Où je vais ? Je l'ignore aujourd'hui, comme je l'ignorais hier* », à l'écrivain narrateur des *21 jours d'un neurasthénique* qui s'avoue hanté par la folie et la mort : tout rappelle l'angoisse profonde de Mirbeau, qui voit dans la fuite un salut possible, même si illusoire. Errance et folie sont intimement liées. Jean Mintié, cherchant à fuir dans son exil breton, la douleur de l'échec sentimental, le ressent profondément :

« *Comme les vagabonds, j'ai dormi dans les fossés, les membres raidis par le froid, et je me suis tapi au fond des roches, sur des lits de feuilles humides [...]. Les gens disaient que j'étais fou* »¹.

La mélancolie s'installe partout dans les romans de Mirbeau, y compris dans ces villes d'eau qu'il décrit dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* « avec, écrit Mirbeau, toutes ces

existences disparates, jetées hors de chez soi... D'où viennent-elles ? Où vont-elles ? ... On ne le sait pas... et elles ne le savent pas elles-mêmes... en attendant de le savoir, elles tournent, pauvres bêtes aveuglées, le manège de leur ennui... »ⁱⁱⁱ

N'a-t-il pas, comme le peintre Lucien de *Dans le ciel*, cherché le calme en fuyant Paris pour créer, puis s'est égaré, lui qui « *n'avait point l'âme assez forte pour porter le poids de ce ciel immense et lourd, où nulle route n'est tracée* ». C'est ainsi que s'annonce, « *en signes douloureux* » pour l'artiste, la folie^{iv}.

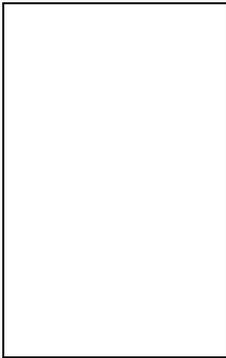
Dans *Le Journal d'une femme de chambre*, Célestine, condamnée à ne « *pouvoir jamais se fixer nulle part* », résume bien les sentiments diffus de Mirbeau :

« J'ai toujours eu la hâte d'être "ailleurs", une folie d'espérance dans "ces chimériques ailleurs", que je parais de la poésie vaine, du mirage illusoire des lointains...[...] » Illusion qui ne disparaît jamais vraiment comme le rappelle encore la femme de chambre : « *L'on va, l'on va [...]... Voyez cet horizon poudroyant là-bas... C'est bleu, c'est rose, c'est frais, c'est lumineux et léger comme un rêve... Il doit faire bon vivre là-bas* »^v

Pendant toute sa vie Mirbeau cherche par tous les moyens à trouver un équilibre. Cette recherche de stabilité, de famille et de travail qui manque à tout vagabond se paie par nombre de compromis et de renoncements, que l'auteur stigmatise, notamment dans *Mémoires pour un avocat* (1894). Il lui faut, comme l'écrit Vallès, trouver « *un état* », un moyen de subvenir à ses besoins.

Mirbeau souffre dans cette quête où le journalisme, dont il vécut longtemps, est associé à une forme de prostitution : « *Le journaliste se vend à qui le paye. Il est devenu machine à louange et à éreintement comme la fille publique machine à plaisir ; seulement celle-ci ne livre que sa chair, tandis que celui-là livre toute son âme* » (*Les Grimaces*, 29 septembre 1883). Cette volonté de sédentarisation, d'intégration dans un monde qu'il vomit, passe aussi par la recherche d'un équilibre affectif difficile. Mirbeau le trouve durablement avec Alice Regnault, qui le rassure, mais qui lui renvoie également une partie de sa souffrance et finalement une forme d'oppression et d'étouffement intellectuel. L'écriture reste pour lui le dernier moyen d'échapper à toutes ces amputations et de fuir l'enfermement.

2. LES PERSONNAGES D'ERRANTS



Jean Guenille, par
Renefer.

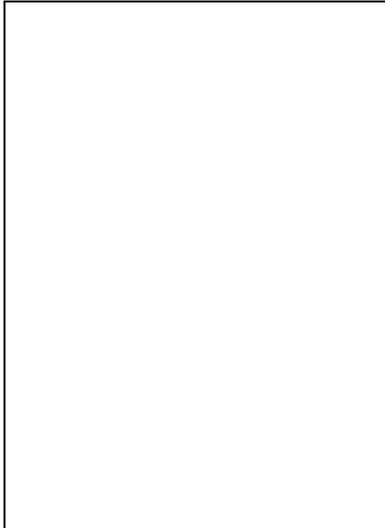
Mais pour comprendre cette appréhension de l'errance, il faut étudier ses personnages de vagabonds. Très nombreux, ils sont les victimes du rejet, de la violence de toute une société et de sa profonde indifférence.

Proches de ceux de Maupassant à bien des égards (voir la série des *contes et nouvelles* : « le vagabond » ou « le gueux »), ce sont les boucs émissaires et les sacrifiés du système. Jean Loqueteux ou Jean Guenille est l'exemple type du personnage de vagabond qui traverse

l'œuvre de Mirbeau à de nombreuses reprises^{vi}. Il est le naïf, le simple qui, en « commettant » une bonne action, se livre à la cruauté des hommes, qui ne peuvent voir en lui qu'un vagabond, c'est-à-dire un délinquant, un criminel ou un fou. C'est un personnage condamné d'avance à l'enfermement comme Randel, « Le vagabond » de Maupassant. C'est cette même logique de déchéance que connaissent les deux petits ramoneurs de « Sur la route »^{vii}, qui sont rejetés de partout, avant de trouver dans la mort le calme et la chaleur qui leur sont refusés par les hommes insensibles à leurs souffrances.

C'est toujours l'indifférence, que ressent le héros d'*Un gentilhomme* : « *Des gens, des couples, des groupes allaient et venaient, me frôlaient... Aucun ne faisait attention à moi... C'est effrayant... Un être allait peut-être, dans une seconde, s'abattre la face dans la boue... Et pas une parole, pas un regard de pitié, pas un secours, pas une curiosité même !...* »^{viii}. C'est cette violence, cette intolérance, comme celle qui condamne Jacques Errant au bagnon parce qu'on l'accuse de posséder une vache tachetée, que Mirbeau veut décrire et combattre.

Mais Mirbeau sait qu'il ne suffit pas de lutter contre l'État et la bourgeoisie, il faut aussi combattre les préjugés qui touchent jusqu'aux classes populaires. Si la répression de la pauvreté errante existe, il n'oublie pas qu'elle est acceptée et souvent voulue par une grande partie de l'opinion.



Victor Hugo

Ainsi quand la foule s'en prend à un miséreux, comme c'est le cas dans *Dingo*, elle ne s'attaque pas seulement à l'un d'entre eux qui aurait commis un crime particulièrement horrible (le viol et le meurtre d'une petite fille), elle montre sa haine contre l'ensemble des errants :

« Les chemineaux... tous ceux qui n'ont pas un pays à eux...

tous ceux qui ne paient pas de contributions dans un pays à eux... on devrait les envoyer à Cayenne... tous... tous... »^x.

Mirbeau se situe donc dans la tradition d'Hugo et de Vallès, qui refusent cette division des classes populaires en classes dangereuses, instables et nomades d'un côté, et classes laborieuses et sédentaires de l'autre^x. Pour lui, le pauvre errant n'est pas le dangereux étranger, le mauvais pauvre, mais le déraciné condamné à errer.

Au-delà du vagabond, on retrouve d'autres figures de l'altérité sociale souvent rejetées et errantes comme lui. Le vagabond croise de nombreux autres marginaux et irréguliers : prostituées (*Un gentilhomme*), fous (*La Vache tachetée*), filles-mères abandonnées à elles-mêmes, et juifs. Dans « Paysage de foule », les deux personnages en butte à la colère populaire ont comme particularités d'appartenir à deux groupes exclus : le vagabond, immédiatement accusé de vol, et la femme juive, supposée être au départ la victime, mais qui, en défendant l'errant, se dénonce elle-même comme la représentante d'une race maudite^{xi}.

S'il y a de la colère chez Mirbeau contre ceux qui écrasent les pauvres, il y a surtout de la tendresse pour ces personnages errants. Pour lui, les filles-mères sont les victimes douloureuses *« que l'on pousse, écrit-il, à tous les crimes, que l'on jette à toutes les ordures, alors qu'on devrait les aimer, les*

respecter, les vénérer, les glorifier» (« Dépopulations III, in *Le Journal*, 2 décembre 1900). Cette tendresse s'incarne sous les traits du bon maire Honoré Rebours dans « Les Abandonnés » (*L'Écho de Paris*, le 28 juillet 1890) :

« Son imagination marchait, marchait, elle allait du passé au présent, l'un à l'autre reliés par des cheminements éternels des miséreux et des douloureux, elle allait aussi vers l'avenir, tout empli de brumes noires, qui ne pouvait percer les douces lumières des soleils futurs, promis à notre résignation. Et mentalement, il se disait, ressassant l'inanité des théories et le découragement des espoirs impossibles : « je sais bien ce qu'il y aurait à faire... Tout est à faire... Mais comment ? La justice, la pitié, l'amour sont entravés par les lois. Toutes les lois sont oppressives et criminelles... Elles ne protègent que les riches et les heureux... Elles sont inexorables aux pauvres gens... Est-ce que ça ne finira pas bientôt, cette société de bourgeois implacables à qui, pour se sentir vraiment riches et pour jouir de leurs richesses volées, il faut le spectacle toujours agrandi de la souffrance humaine, comme il faut à certains débauchés la vue du sang et des chairs flagellées ? »^{xii}.

Que ce soit la fille-mère rejetée par tous ou « *son bon ami* » (envoyé se battre en Afrique), lui-même errant par nécessité après avoir été enfermé et violé dans une maison de correction, rien ne peut sauver des êtres marqués depuis toujours par la misère. Même si la fille est finalement admise à l'hôpital, elle sera vite rejetée de ce dernier asile. Mirbeau, le libertaire, sait depuis longtemps qui est le principal coupable : c'est l'État, qui n'aide pas les plus démunis, ou ne les aide que de façon extrêmement insuffisante, qui détruit les individus, non seulement par son éducation, mais aussi par le maintien de la conscription et le militarisme qui abêtit et avilit l'homme.

Le texte s'achève à travers le regard d'Honoré Rebours (réduit à la passivité), qui rappelle les sentiments de l'auteur : « *Il regarda la nuit qui enveloppait les champs, la forêt, les villages et il sentit s'élever en lui, du fond de son être, une pitié immense et un immense amour pour les pauvres voleurs et les pauvres putains qui rôdent dans les ténèbres amies* »^{xiii}.

Il exprime le même sentiment plus simplement dans son roman impressionniste *Dans le ciel* : « *Oui, j'aime les pauvres gens, je les aime d'une tendresse immense comme la douleur humaine* »^{xiv}. Si Mirbeau peut être cruel, dur et ironique, il est aussi, comme le lui écrivait Émile Zola dans sa lettre du 3 août 1900, « *le justicier qui a donné son cœur aux misérables et aux souffrants de ce monde* ».

Cette phrase résume parfaitement la pensée et les sentiments de Mirbeau sur le sujet. Ses idées s'inscrivent au centre d'une double tradition très active en cette fin de XIX^e siècle de défense du pauvre, mais aussi d'amour de l'opprimé. La morale

des abandonnés répond à la conclusion que donne Maupassant au conte « L'Aveugle », pauvre sacrifié, livré à son sort : « *Et je ne puis jamais ressentir la vive gaieté des jours de soleil, sans un souvenir triste et une pensée mélancolique vers le gueux, si déshérité dans la vie que son horrible mort fut un soulagement pour tous ceux qui l'avaient connu* »^{xv}. On retrouve aussi dans ses personnages d'errants des accents à la Léon Bloy pour qui « *la joie du riche a pour substance la douleur du pauvre* »^{xvi} et l'ombre de la pensée sociale de Vallès. Pour ce dernier, le pauvre criminel n'est jamais totalement coupable, poussé qu'il est par la société à commettre un crime^{xvii}. La véritable responsable de son exclusion, c'est bien elle, et non pas celui qui ne peut maîtriser son destin. De même, Mirbeau rejoint encore les poètes et les écrivains des pauvres comme Jean Richepin, Jehan Rictus, ou encore Charles-Louis Philippe, quand il affirme que les pauvres ont droit comme les riches au plaisir et à la beauté.

3. LES CONTRADICTIONS ET LA RICHESSE DE L'ŒUVRE DE MIRBEAU

Travaillé par le pessimisme et l'angoisse, Mirbeau reste, malgré toutes ses déceptions, un combattant à la recherche de la justice et de la liberté. Dans cette quête de l'émancipation et de l'idéal, le vagabond, homme de la rupture, l'écrasé incarne aussi l'homme naturel, l'enfant, non perverti par la société et son éducation conformiste et étouffante, et enfin celui qui dit la vérité, délivre un message ou encore annonce un changement radical, révolutionnaire.

Dans « Le Petit mendiant »^{xviii}, les deux thèmes de la nature préservée et de l'enfance non corrompue s'unissent dans le discours du petit vagabond qui refuse instruction et formation : « *Pour quoi faire ?... dit-il. J'aime mieux mes routes, mes champs, mes belles forêts, et mes bons amis les oiseaux...* ». Moins sensible que d'autres aux discours anti-citadins, il n'en reste pas moins persuadé que la ville est plus dure que le monde rural aux faibles et aux miséreux. Comme Maupassant, il sait pourtant faire la distinction entre la population des campagnes, de plus en plus touchée par les réflexes de l'exclusion, et la nature ou les animaux, qui protègent et réconfortent les vagabonds.

En défendant l'idée d'une enfance porteuse d'espérance et en s'opposant à une éducation institutionnelle, considérée comme

aliénante, Mirbeau retrouve là un des thèmes de la culture humaniste et révolutionnaire.

Ces positions rappellent que Mirbeau a épousé, au moins en partie, les idées des anarchistes. Dans la lignée de Vallès^{xix}, il condamne non seulement la société capitaliste, mais aussi les défenseurs de la démocratie libérale et les collectivistes, qui ne défendent que leurs propres intérêts, méprisent les individus et veulent perpétuer une société inégalitaire et oppressive :

« Chaque jour, de plus en plus – écrit-il dans La 628-E8 –, je m'indigne que – quelle que soit l'étiquette la plus rouge, sous laquelle ils arrivent au pouvoir –, les hommes de pouvoir fassent de l'inégalité sociale, soigneusement cultivée, une méthode toujours pareille de gouvernement, et qu'ils maintiennent avec âpreté, dans les conditions du plus dur, du plus injuste esclavage, un prolétariat douloureux qui travaille à la richesse d'un pays, sans qu'on l'admette jamais à y participer. Et puisque le riche – c'est-à-dire le gouvernement – est toujours aveuglément contre le pauvre, je suis, moi, aveuglément aussi, et toujours, avec le pauvre contre le riche, avec l'assommé contre l'assommeur, avec le malade contre la maladie, avec la vie contre la mort. Cela est peut-être un peu simpliste et d'un parti pris facile, contre quoi, il y a sans doute beaucoup à dire... Mais je n'entends rien aux subtilités de la politique, et elles me blessent comme une injustice »^{xx}.

Il adopte aussi les positions des anarchistes qui font du prolétariat en haillons (le *lumpenprolétariat*) la véritable classe révolutionnaire. Il retrouve surtout un des thèmes de la culture libertaire, celui de l'anarchiste nomade qui porte l'esprit révolutionnaire, thème illustré parfaitement par Georges Bonnamour dans *Le Trimardeur* (1894) ou par Adolphe Retté dans *Similitudes* (1897). Ainsi quand Jacques Errant est enfermé, ses condisciples se multiplient comme le constate son gardien qui lui dit : *« Il y a des tas d'effrontés et dangereux coquins qui s'en vont proclamer des vérités par les chemins !... On a beau les juger tout de suite, ceux-là, et, tout de suite, les condamner : il en vient toujours ! Et l'on ne sait pas d'où ils sortent !... »*^{xxi} Il ne faut rien avoir à perdre pour pouvoir risquer sa vie, se révolter et utiliser la violence quand la société ne fait preuve que d'égoïsme. C'est ce que menace de faire l'ouvrier de « Paysages d'automne », humilié, insulté et battu par les bourgeois^{xxii}. Pour Mirbeau, il n'y a pas d'autre choix dans ce cas que de légitimer la violence anarchiste (comme celle de Ravachol).



Sarah Bernhardt et Guitry dans *Les Mauvais Bergers*

On retrouve là l'image des réfractaires qui revient à la fin de la vie de Mirbeau dans *Dingo*, décrit par Victor Méric comme « le vagabond impénitent, toujours en quête de liberté, sourdement en révolte contre une civilisation de parade qu'il déteste et qu'il redoute, et arborant sans cynisme, mais sans hypocrisie, toute sa sereine et méprisante

sauvagerie. C'est l'être fier, sensible, délicat et féroce, lâché parmi les chiens couchants »^{xxiii}.

Mais c'est à travers *Les Mauvais bergers* et le personnage de Jean Roule que l'on voyage le mieux dans les contradictions politiques de Mirbeau^{xxiv}. Jean Roule est le révolutionnaire pur, sans attache, anarchiste. Il est rejeté non seulement par les institutions, le patronat et la bourgeoisie qui le traquent, mais aussi par les ouvriers eux-mêmes, qui n'acceptent pas son discours de libération, préférant l'aliénation du capitalisme ou les mensonges des politiciens radicaux ou socialistes. Par la voix de Madeleine (sa compagne), Mirbeau nuance son propos et constate que les malheureux sont trop enfermés dans l'ignorance pour pouvoir totalement s'émanciper de leurs *mauvais bergers*. La pire des souffrances, ce n'est pas tellement la haine des puissants et de leurs valets mais « l'indifférence des hommes » et « l'inutilité des efforts » pour « leur enseigner le bonheur... »^{xxv}

Réveiller les consciences est difficile et provoque le rejet. Ce thème transcende les courants mystiques et anarchistes, de Mirbeau à Léon Bloy en passant par Rictus, avec l'image de ce Christ de retour parmi les hommes, condamné à vivre une seconde passion.

Les contradictions sont nombreuses chez Mirbeau. Si l'errance peut être une maladie, une route vers la folie et une fuite, elle

est aussi courage de partir, de s'affronter. Si elle mène les marginaux à la mort, celle-ci leur offre la dernière porte de sortie, la fin de leurs douleurs physiques et morales toujours plus grandes, accentuées par la cruauté des hommes et de leurs institutions. C'est ce même sentiment que Mirbeau énonce lors de la mort de Charles-Louis Philippe, particulièrement tendre pour ce petit peuple rejeté : « *Et il ne me semble pas qu'il est mort... Et j'arrive à ne pas le plaindre, et à me dire qu'il est heureux maintenant... Car, véritablement l'ignominie des hommes, c'est trop, c'est trop !...* »^{xxvi}. C'est ce trop d'injustice que Mirbeau ne cesse de combattre dans sa vie comme dans ses écrits.

CONCLUSION

L'œuvre de Mirbeau s'avère particulièrement riche à étudier comme source de l'histoire sociale, et spécialement dans l'optique d'une histoire du vagabondage qui ne se limite pas aux pratiques assistancielles ou répressives, mais qui s'intéresse aussi aux regards littéraires, en ce qu'ils révèlent d'une société. Ces regards paraissent d'autant plus intéressants qu'ils traduisent l'engagement d'individus ou de groupes face à une politique d'exclusion qu'ils ne cessent de combattre.

Non seulement tous les personnages de vagabonds de Mirbeau portent une part de vérité sur le traitement social appliqué à tous les vagabonds, mais l'intérêt que l'auteur porte à l'errance et aux errants est significatif de celui que leur portent de nombreux écrivains de son époque. On y trouve des raisons politiques (ces écrivains sont pour la plupart liés à l'extrême gauche libertaire, voire à l'extrême droite monarchiste), mais aussi affectives. L'écrivain éprouve une sympathie immédiate pour ces rejetés, ces perdants de l'histoire, dont il se sent proche. Mirbeau se sent comme un vagabond, à la fois rejeté et réfractaire, dans une société où il a du mal à trouver sa place, où il se sent perpétuellement déplacé. Toujours enclin à rechercher un compromis sédentaire, et d'une certaine façon bourgeois, qui le rassure, cette recherche ne l'empêche pas de souffrir aussi pour tous ceux qui sont exclus et de ressentir une tendresse particulière pour ses frères errants et marginaux condamnés à la misère. C'est ce double errant, malade et instable qu'il lui faut combattre, mais également aimer, puisqu'il est celui qui a ce « *don fatal de sentir vivement* » qui le pousse à écrire. Réservant sa cruauté légitime aux

dominants, Mirbeau maintient toute sa vie, et dans toute son œuvre, cette approche libertaire, humaniste et profondément sensible de la pauvreté errante.

La position de Mirbeau est donc, à plus d'un titre, significative des contradictions de la société française de la fin du XIX^e siècle, prise entre sa volonté d'exclure ce qu'elle ne peut comprendre et accepter et celle de vouloir guérir et intégrer les plus démunis de ses membres. Ennemie de l'hypocrisie et de la fausse charité, bonne conscience du bourgeois, son œuvre reste d'une actualité toujours renouvelée, tant ce qu'elle dénonce reste encore ancré dans notre société.

Jean-François WAGNIART
Docteur en Histoire

-
- i. *Le Calvaire*, Paris, U.G.E., 1986, p.123.
 - ii. *Ibid.*, pp. 247-248.
 - iii. *Les 21 jours d'un neurasthénique*, Paris, U.G.E, 1977, p. 79.
 - iv. *Dans le Ciel*, Caen, L'Échoppe, 1989, p. 120.
 - v. *Le Journal d'une femme de chambre*, Paris, Livre de Poche, 1986, pp. 186-187. Cf. aussi S. Duret, « L'Odyssée de la femme de chambre », *Europe*, n° 839, mars 1999, pp. 27-36.
 - vi. « Les Millions de Jean Loqueteux » (*Le Journal*, 26 décembre 1897), repris dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*, puis « Le Portefeuille » (*Le Journal*, 23 juin 1901), à l'origine de la pièce qui porte le même titre.
 - vii. « Sur la route » in *La Vache tachetée*, Paris, Flammarion, 1921, pp. 94-106.
 - viii. O. Mirbeau, *Un gentilhomme*, Paris, Flammarion, 1920, p. 36.
 - ix. *Dingo*, Paris, éd. de Maule, 1988, p. 80.
 - x. Cf. Jean-François Wagniard, *Le Vagabond dans la société française (1871-1914), recherches sur les procédures de construction d'une identité sociale*, thèse de doctorat sous la direction d'Alain Corbin, Université Paris I Panthéon Sorbonne, 1987, tome 2, pp. 307-345, ou, du même auteur, *Le Vagabond à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin, 1999, chapitre 3 : « le poète, le réfractaire et le vagabond », pp. 61-100.
 - xi. Paysage de foule », in *La Pipe de cidre*, Paris, E. Flammarion, 1919.
 - xii. Texte repris dans *Combats pour l'enfant*, 1990, pp. 97-106, citation pp. 100-101
 - xiii. *Ibidem*, p. 106.
 - xiv. *Dans le Ciel*, Caen, L'Échoppe, 1989, p. 111
 - xv. *Contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, 1974, tome 1, pp. 1 229-1 230.
 - xvi. L. Bloy, *Le Sang du pauvre*, Paris, Juven, 1909, p. 16.
 - xvii. Dans *Le Cri du peuple*, Vallès écrit encore le 27 janvier 1884 : « Soyons toujours avec le peuple, même s'il fait saigner nos idées ». Après la mort du grand réfractaire, Séverine lui fait écho, dans le même journal (30 janvier 1887) en s'affirmant être « avec les pauvres toujours, malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes, malgré leurs crimes ».
 - xviii. In *Lettres de ma chaumière* (1885), repris in *Contes cruels*, Paris, Séguier, tome 2, pp. 173-177.
 - xix. Cf. notamment J.-F. Nivet, « Francs-parleurs : Octave Mirbeau et Jules Vallès » in *Revue d'études vallésiennes*, n° 5, décembre 1987, pp. 45-53, et G. Gille, *Jules Vallès (1832-1885), ses révoltes, sa maîtrise, son prestige*, Genève-Paris, Slatkin, 1981, p. 539.
 - xx. *La 628-E8*, Paris, Bib. Charpentier, 1908, pp. 307-308.
 - xxi. Mirbeau, *La Vache tachetée* (conte du même nom), Paris, E. Flammarion, 1921, p. 3.
 - xxii. Publié dans *La France*, 16 octobre 1885, repris dans *Lettres de ma chaumière* (1886), cf. aussi *Contes de la chaumière* (1894), Paris, édition Le Goût de l'être, 1987, pp. 141-148.
 - xxiii. *La Guerre sociale*, 25 juin 1913.
 - xxiv. P. Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1995, « L'ennemi intime », pp. 30-34.
 - xxv. O. Mirbeau, *Les Mauvais bergers* (1^{ère} représentation, le 14 décembre 1897), suivis de *Vieux ménages*, Paris, Arthème Fayard éditeur, 1912, pp. 20-21
 - xxvi. Lettre à M^{me} Tournayre, automne 1910, cité in Pierre Michel et J.-F. Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Paris, Séguier, 1990, p. 859.